



L'ÉVÉNEMENT

Une divine « Manon », loin de la source

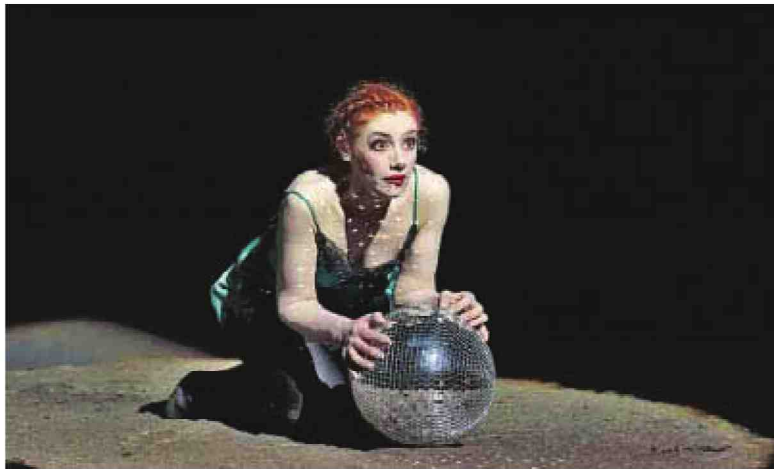
CHRONIQUE Salle Favart, la soprano Patricia Petibon électrise la figure de l'héroïne de l'opéra de Massenet revisité par Olivier Py.



LE CLASSIQUE
Christian Merlin

Une blquette rococo qui finit mal, la *Manon* de Massenet ? Pas pour Olivier Py, dont le spectacle, après Genève et Bordeaux, arrive à l'Opéra-Comique, là où l'œuvre fut créée. Dans une de ses mises en scène les plus cohérentes et concentrées, il renouvelle notre approche de l'œuvre et du personnage. Pas de pastiche du XVIII^e siècle, on s'en doute, dans le puissant spectacle qu'il signe avec Pierre-André Weitz, dont le décor à facettes épouse le parcours dramaturgique avec évidence. Ou alors, c'est le XVIII^e de Sade et Laclos, rappelant à qui veut l'entendre que le roman de l'Abbé Prévost fit scandale pour son cynisme licencieux et ses bas-fonds.

Ici, Manon est d'emblée destinée à la prostitution par un cousin qui la vend littéralement. Mais elle maîtrise son destin autant qu'elle le subit. Car pour Olivier Py, Manon est un avatar de ces grands personnages féminins universels et énigmatiques qui parcourent l'histoire de l'opéra, de Carmen à Lulu, et qui plient le monde masculin à leur liberté tout en courant à leur perte. Pour l'incarner, impossible de se contenter d'une oie blanche qui vocalise comme un rossignol. Il faut une artiste hors norme, capable de dépasser l'incarnation individuelle pour s'élever jusqu'au mythe. Py l'a trouvée en la personne de Patricia Petibon, qui était déjà sa Lulu. Sa Manon est à prendre ou à laisser, en bloc, tant l'interprétation est unitaire, indéchiffrable dans son mélange de cynisme et de tragique, à l'image du « sphinx étonnant » dont



Patricia Petibon, une artiste hors norme, capable de dépasser l'incarnation individuelle pour s'élever jusqu'au mythe. STEFAN BRION

parle le livret. Qu'importe, dès lors, que la voix n'ait plus son éclat d'antan : on n'est pas venu entendre un récital.

Pas de mièvrerie doucereuse

On attendait beaucoup du Des Grieux de Frédéric Antoun, peut-être trop. D'abord parce que le ténor canadien, au contraire de sa partenaire, fait partie de ces interprètes pour qui le soin du chant passe avant le jeu. Attitude respectable quoique anachronique, mais il doit tout de même arriver à être moins emprunté en scène. Et surtout, sa voix ambrée a semblé trahir l'effort le soir de la première, avec une tendance à forcer ses élégants moyens, en particulier dans un « *Ah fuyez douce image* » pas loin d'être hurlé.

Distribution complétée par le Lescaut solide et crédible de Jean-Sébastien Bou, et le Des Grieux père défraîchi de Laurent Alvaro. Coup de chapeau à Damien Bigourdan, qui passe sans heurt de Stockhausen à Massenet et dessine

de Guillot de Morfontaine un portrait infiniment plus complexe et troublant que d'habitude.

Autant le dire sans détour, on en veut un peu à Marc Minkowski. Celui à qui l'opéra français du XIX^e doit tant, nous a cette fois résolument cassé les oreilles. A-t-il voulu coller à la dramaturgie d'Olivier Py en proposant une *Manon* sans mièvrerie doucereuse ? Pourquoi pas, mais il devait y avoir moyen de le faire sans cet orchestre tonitruant et brutal, d'autant que le chef connaît bien la fosse de la salle Favart et sa tendance naturelle à être trop sonore. C'est d'autant plus regrettable que les Musiciens du Louvre comptent des solistes de tout premier ordre, notamment au violoncelle et au cor.



» Retrouvez Christian Merlin tous les dimanches de 9 heures à 11 heures. Prochaine émission : « Le basson »